Ami du Clergé du 12 novembre 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Présentation. — Obéissance docile et généreuse à l'appel de Dieu, 673.
Pour la fête de S. Jean de la Croix. — Un privilégié de Notre-Dame du Mont-Carmel, 675.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXLV. La routine, 677.
Des Conférences. — IV. Sœur Louise de la Miséricorde. 681.

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

OBÉISSANCE DOCILE ET GÉNÉREUSE A L'APPEL DE DIEU

Mes frères,

Les parents de la T. S. Vierge n'ignoraient pas que leur « trésor » ne leur avait été que prêté. Appartenant à une portion très fidèle et très pratiquante du peuple juif, ils connaissaient suffisamment l'histoire de leur pays pour se rappeler la conduite habituelle de Dieu sur les enfants miraculeusement donnés aux larmes et aux prières d'époux déjà avancés en âge, par exemple l'histoire relativement récente de Samuel, l'enfant du miracle comme Marie et présenté au Temple à l'âge de trois ans. Du reste, il est à croire qu'eux-mêmes, par reconnaissance envers Dieu, avant ou aussitôt après la naissance de leur enfant, l'avaient vouée au service du Seigneur et de son Temple.

Avant de dégager les leçons de ce mystère de la Présentation de Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, saluons ces parents modèles, ces figures patriarcales d'Anne et de Joachim, et retenons le bel exemple d'esprit de foi qu'ils donnent aux parents, annonçant déjà le sens chrétien le plus pur et le plus désintéressé.

Ils ne s'opposent pas à la vocation de leur fille unique, ils ne prétextent pas sa jeunesse dans le but de retarder du moins son entrée au Temple ; ils ne l'attendrissent pas au nom de leurs vieux jours pour tenter de faire faiblir sa générosité devant l'effort héroïque que Dieu lui demande ; ils la laissent à la conduite de Dieu, lui sacrifiant leur amour ; ils prennent même les devants par la promesse de la présenter au Temple. Quels que soient leurs droits sur elle, ils n'ignorent pas que les droits de Dieu priment ceux des parents ; quelques soins attentifs dont leur vigilance l'entoure, ils ne sont pas sans remarquer sur elle une action encore plus intime du Seigneur ; quelque tendre que soit leur affection, ils savent que l'amour de Dieu la dépasse.

Plus tard, quand la Vierge à son tour sera devenue mère, le même devoir, plus crucifiant et plus héroïque encore, s'imposera à sa conscience. Elle aussi devra offrir son enfant à Dieu, se séparer pratiquement de lui qui se consacre à son ministère public, le laisser à sa vocation de victime sur le chemin de la croix et au Golgotha. Elle aura de qui tenir, ses parents furent dignes d'elle.

Et maintenant reportons nos regards sur cette Vierge qui, dès l'âge le plus tendre, quitte le monde et se consacre à Dieu. Dans le mystère de sa Présentation, elle met à faire ce pas une *docilité* et une *générosité* qui feront, durant les siècles futurs, l'émerveillement des âmes consacrées. Ces deux vertus feront l'objet de notre instruction.

I

C'est à l'âge précoce de trois ans que la tradition unanime de l'antiquité place le mystère de la Présentation de Marie au Temple. Pareille précocité n'était pas un fait nouveau, comme nous le savons par l'histoire des Saints. Dieu, qui aime les prémices et qui se réservait entièrement cette enfant, n'aura pu tarder davantage à lui manifester clairement sa vocation.

On aimerait à trouver tout au long dans l'Evangile, comme dans l'*Histoire d'une âme* de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, le récit détaillé des premières ouvertures de Marie à ses parents, sur les appels de Dieu.

Car, malgré son âge, ne la croyons pas toute passive entre les bras de sa mère, inconsciente des démarches que fait sainte Anne, sans doute près du prêtre Zacharie, un parent, pour l'admission de son enfant au Temple ; se laissant conduire, sans comprendre encore ; et après ses premières larmes de petite fille, s'acclimatant vite, au milieu de ses compagnes, à une sorte de famille nouvelle et agrandie. Ce serait se méprendre étrangement sur le développement psychologique de cette petite. N'oublions pas que l'éveil de la raison a eu lieu chez elle avant sa naissance même, à son entrée dans la vie, pour lui permettre de correspondre en pleine connaissance de cause et librement à la grâce de l'Immaculée Conception ; que Dieu ne lui a pas retiré ensuite — l'aurait-il pu sans l'amoindrir ? — ces connaissances initiales étonnantes qu'il lui communiquait immédiatement d'en haut, alors que ses sens et son imagination insuffisamment développés ne pouvaient les lui fournir ; que Dieu augmentait au contraire, au fur et à mesure des besoins de la Vierge, cette première somme de connaissances qu'il avait déposée dans son âme.

Croyons donc bien que Dieu lui fait entendre son appel comme il le fait entendre au jeune homme ou à la jeune fille qu'il veut retirer du monde pour un état de vie plus parfait, qu'elle l'écoute avec autant de prudence que de docilité, qu'elle prend l'initiative de le faire aboutir.

Comment se déroule l'histoire de cette vocation précoce, que l'Evangile nous a laissé le soin de reconstituer avec ce que nous savons par ailleurs ?

Vraisemblablement avec la plus grande simplicité, sans manifestation sensible, en dehors de toute révélation extérieure, contrairement à ce qui se passera le jour de l'Annonciation, où les volontés divines lui seront manifestées par l'envoi de l'archange Gabriel.

Dieu ne gouverne pas le monde des âmes à coups de miracles : il n'y a recours qu'aux grandes heures, quand l'intérêt général le demande. Maintenant, c'est dans le silence que la Vierge entendra ses voix ou mieux la voix de Dieu qui parle à son cœur.

Donc, par cette lumière intérieure dont il éclaire, depuis l'Immaculée Conception, sa jeune intelligence, Dieu montre à Marie ces enfants, ces jeunes filles, ces femmes qu'elle a vues dans le Temple, quand elle prenait part aux offices, entre son père et sa

mère, entre Joachim et Anne, mais que ses petits yeux ont à peine distinguées et dont sa mémoire, encore incapable d'impressions profondes, n'a gardé qu'un vague souvenir. Il les lui fait voir, toujours à l'ombre de son Temple, comme les gardes d'honneur autour du Tabernacle, dont la voix très pure chante sa gloire sans se lasser dans les cortèges sacrés et les cérémonies liturgiques et dont les doigts agiles brodent pour le Saint des Saints les toiles de lin et les riches étoffes. Surtout il lui fait comprendre quel sentiment de religion profonde a poussé ces âmes à se vouer à lui, à son culte et à sa gloire.

Et, par un irrésistible attrait, il tend son âme, déjà tout occupée de lui, vers cette vocation de servante du Temple ; il la pousse même à dépasser cet idéal par un don plus total de son être à la cause de Dieu ; il l'attire invinciblement dans le réseau de son amour.

Et un jour les anges virent cette scène touchante : la petite Marie qui se jette au cou de sa mère, qui lui confie les secrets échangés entre Dieu et son âme, qui lui demande pardon de lui faire de la peine pour obéir à un autre amour qui la veut et la demande.

De grosses larmes tombèrent des yeux vieillis de sainte Anne et sans doute des pleurs perlèrent au bord des paupières de sa fille. C'est l'histoire de toute vocation. La sainteté n'empêche pas de sentir la douleur du sacrifice et elle ne défend pas de pleurer des larmes humaines. La mère et la fille s'embrassèrent dans une étreinte d'une tendresse qu'elles ne connaissaient pas encore. Et dans ce baiser de sa mère, Marie sentit bien qu'il y avait plus de joie que de tristesse, et dans ce baiser de sa fille sainte Anne éprouva qu'il avait grandi encore, l'amour de sa fille pour elle.

L'appel de Dieu avait été écouté avec docilité ; restait à le suivre avec générosité.

II

Les peintures les plus célèbres de la Présentation de Marie nous montrent la petite Vierge gravissant d'un pas rapide les marches du Temple de Jérusalem ; les récits anciens de ce mystère nous disent même, détail typique, qu'on ne l'entendit pas, les premiers jours qui suivirent la séparation, redemander ses parents, comme c'est chose naturelle aux enfants de cet âge.

Si cette imagination des pinceaux a fixé ainsi pour nos sens la docilité prompte de la réponse de Marie à l'appel de Dieu, qui ne connaît ni retard ni hésitation, ces légendes naïves expriment un autre aspect de la Présentation : la générosité de la Vierge à se donner entièrement et totalement à Dieu.

Cette générosité sans restriction ni réserve se traduit surtout de sa part dans le vœu de virginité perpétuelle qu'elle fait alors.

L'histoire des saints enregistrera cette merveille de grâce d'enfants prédestinés, faisant à Dieu, dans toute l'innocence de leur berceau, le vœu de chasteté, évidemment sous une illumination miraculeuse, sous une inspiration extraordinaire de Dieu. Marie prélude à ces miracles. En s'agenouillant dans le Temple qui va devenir la maison de son enfance et de son adolescence, elle se dégage irrévocablement de la terre, elle voue éternellement à Dieu la chasteté de son âme et de son corps.

Ah ! cette idée de virginité fait tellement corps avec l'idée de Marie, de la Vierge des vierges, de celle qu'on appellera dans la suite tout simplement, sans qu'on s'y trompe, comme de son nom propre, la Vierge, qu'il ne faut pas craindre de fixer à l'aurore de sa vie l'engagement par lequel elle l'embrasse pour toujours. Nous saurons par sa réponse à l'archange Gabriel, au jour de l'Annonciation, qu'à cette date elle avait voué à Dieu de façon absolue sa virginité : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco ?* C'est à son entrée dans le Temple qu'elle s'offrit ainsi comme un beau lis pour parer le sanctuaire.

Déjà, nous l'avons dit, dans sa conception, le premier mouvement de l'Immaculée avait été « un don total d'elle-même ; ce don excluait d'avance tout ce qui peut partager le cœur ; il renfermait une très pure intention de plaire à Dieu en toutes choses et une consécration parfaite à son service [1]. » Mais, dans sa Présentation, Marie comprend « combien la pureté virginale est agréable aux regards divins. Et dès lors, désireuse de garder toujours une si précieuse vertu et d'en rendre, par vœu, la pratique plus excellente et plus stable, elle se [lie] par un engagement formel et explicite [2]. »

Ainsi, m. f., l'enfant qui cette fois monte au Temple, ce n'est pas la petite pensionnaire qui se laisse conduire toute en larmes par ses parents parce qu'il le faut : elle y entre de son plein gré et sur sa demande. Elle ne porte pas seulement au Temple, en sacrifice, comme les compagnes qui l'ont précédée et qu'elle va retrouver, tout ce qui fait pour un enfant la douceur de vivre au foyer familial : les soins attentifs d'une maman, ses caresses et ses baisers, cette impression de sécurité inébranlable qu'a l'enfant auprès de sa mère : c'est un holocauste, c'est-à-dire un sacrifice nécessaire qu'elle prépare ; dans sa générosité, elle se livre tout entière à l'amour qui la convie. En un mot la Présentation de Marie au Temple, ce n'est pas une entrée en pension, mais en toute vérité ce que nous appellerions aujourd'hui une entrée en religion, et même, car Marie dans le secret de son cœur ne se reprendra pas, une profession religieuse irrévocable par le vœu de virginité perpétuelle.

* *

Au fur et à mesure que nous avancerons dans cette vie, à la fois simple et grande, commune et merveilleuse, humaine et surhumaine, nous constaterons qu'elle est un modèle universel de vertu et de perfection pour tous les âges, pour tous les états, pour toutes les conditions. L'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse peuvent s'instruire à son école ; la vierge du cloître et la mère de famille peuvent entendre ses enseignements. Comme en son Christ, Dieu a récapitulé en Marie, suivant le mot de S. Paul, toute la sainteté dont la vie des autres Bienheureux ne donne souvent que des fragments épars.

Pourtant ne convenait-il point que dès ses premiers pas et ses premières démarches, elle prît la tête de ces âmes choisies entre les autres, qui suivront de plus près Notre-Seigneur par la pratique des vertus évangéliques ? « Après elle, des vierges

[1] René de la Broise, *La Sainte Vierge*, p. 69.
[2] *Ibid.*

seront conduites au Roi, » est-il dit dans l'Ecriture. Il faut qu'elle lève la première sur le monde, de ses petites mains, l'étendard de la virginité.

Ainsi l'ont compris les âmes sacerdotales et consacrées. En la fête de la Présentation, beaucoup de religieux et de prêtres aiment à renouveler aux pieds de la Vierge du Temple leurs promesses de n'être qu'à Dieu et aux âmes pour Dieu : « Le Seigneur est ma part d'héritage. *Dominus pars hereditatis meæ.* » Ce contact avec la Vierge de la Présentation leur redonne un élan de jeunesse pour marcher sur ses pas.

Pourtant si le mystère de la Présentation est d'abord le mystère des âmes consacrées, il n'est pas sans leçons pour les fidèles. Aussi, m. f., vous devez vous redire, en souvenir du mystère que nous venons de méditer, que vous appartenez d'abord à Dieu, que vous avez à répondre avec docilité à ses inspirations, que vous devez embrasser sans marchandage ses volontés, si vous voulez mériter, comme le souhaite l'oraison de la fête de la Présentation, d'entrer un jour, à la suite de Marie, dans le Temple de l'autre Jérusalem, de la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

UN PRIVILÉGIÉ DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Mes frères,

Le premier historien de S. Jean de la Croix, le P. Jérôme de St-Joseph, ouvre la vie de son héros par une de ces considérations générales dont la mode s'est quelque peu perdue chez nos hagiographes modernes.

« La sainte religion du Carmel, écrit-il, selon les lois de la génération parfaite, eut, dans sa formation première et dans sa naissance, une mère et un père. La mère, à laquelle appartient la plus large part dans cette génération spirituelle, fut la très sacrée Vierge Marie, Notre-Dame, bien qu'elle n'ait été qu'entrevue dès cette époque par le grand prophète Elie, notre patriarche, sous la figure d'une petite nuée mystérieuse, à l'ombre de laquelle il la vénéra longtemps avant sa naissance ; et c'est en son honneur qu'il institua son antique et sainte religion. Il est donc vrai de dire que cette céleste Vierge fut le principal auteur et la patronne de cet Ordre. C'est à ce titre qu'elle a toujours été et que maintenant elle est toujours, selon le plan divin et en toute vérité, sa protection spéciale, son abri le plus sûr et sa fidèle tutrice [1]. »

Ne croyez pas que cette page du P. Jérôme soit hors-d'œuvre en tête de la vie de S. Jean de la Croix et que sa place toute désignée serait l'avant-propos d'une monographie générale du Carmel. Car s'il est un tournant de l'histoire de ce grand Ordre où la Ste Vierge se montre évidemment « sa protection spéciale, son abri le plus sûr et sa très fidèle tutrice », c'est bien dans l'apparition de cet admirable Docteur mystique aux côtés de la séraphique Mère sainte Thérèse de Jésus, pour la réforme de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. C'est à elle, à cette Vierge, sa protectrice, que le Carmel est redevable de S. Jean de la Croix : de sa *vie*, de sa *vocation* et de son *œuvre*.

I

Déjà sur la naissance du petit Juan de Yépès, troisième et dernier enfant d'un modeste foyer de tisserands de Fontiveros, et qui doit devenir un jour Jean de la Croix, veille maternellement la protection spéciale de Marie.

Les légendes ont imaginé je ne sais quelles fées tutélaires autour des berceaux. C'est jeu et fantaisie de conteurs pour le plaisir de l'esprit. Mais le bruit d'ailes d'anges et la maternelle présence de la Vierge près d'enfants prédestinés sont réalités miraculeuses aussi véritables et certaines que l'étoile suspendue par Dieu sur l'étable de Bethléem.

La divine Marie multipliera tellement ses faveurs au cours de cette vie, qu'il faut bien dire avec le premier historien de S. Jean de la Croix, que « dès le jour de son heureuse naissance, la Très Sainte Vierge laissa tomber sur lui un regard d'amour et le choisit pour son fils unique et bien-aimé [1]. »

L'une de ces faveurs sensibles, qui se renouvellera plusieurs fois dans des circonstances presque identiques, remonte à sa plus tendre enfance, vers sa cinquième année.

Avec quelques compagnons de son âge, le petit Jean joue au bord d'un étang. Dans leur inconscience du péril, les enfants ont parfois des jeux dangereux. Celui de nos imprudents petits Castillans consiste à plonger dans l'eau de légères baguettes et à lutter d'adresse à les ressaisir dès qu'elles rebondissent. Dans l'ardeur du jeu, Jean s'est penché trop avant. Le poids de son corps l'entraîne. Il disparaît dans la mare... et jusqu'au fond. Mais, ô surprise ! il revient à la surface avec la rapidité de la baguette dont la remontée légère, après la plongée, égayait leurs ébats ; merveille ! l'eau le porte, sans qu'il enfonce, comme le lac de Tibériade portait S. Pierre et la rivière de Subiaco le jeune disciple de S. Benoît ; miracle ! une belle apparition, drapée dans un large manteau, lui tend la main. Pourtant cette main est si blanche et celles du petit Yépès sont si noires de vase que par respect celui-ci se refuse à prendre cette main offerte. Et c'est une lutte d'amabilité qui s'engage entre le dévouement secourable de la mère et la courtoisie gracieuse de l'enfant, jusqu'à ce qu'un passant — homme, ange ou saint ? on ne sait, car on ne le revit pas — lui tende son bâton et le ramène au bord. Cet événement miraculeux venait de créer, à l'aube de la vie de cet enfant, un précédent qui engageait l'avenir, qui engageait S. Jean de la Croix et qui engageait la Vierge, qui les engageait mutuellement : lui, à une dévotion impérissable ; elle, à une protection inlassée. C'était comme un rayon matinal au début de l'existence du Père, ce sourire maternel ineffable qui réjouirait, trois siècles et demi plus tard, les tendres années de sa plus sympathique fille spirituelle, la jeunesse de la petite Thérèse de Lisieux.

A Medina del Campo, où ses parents se fixent après bien des déplacements, en quête de travail, le petit Juan, par son intelligence et sa piété, retient l'attention d'un homme d'œuvres, Alfonso Alvarez de Toledo, qui l'emploie comme infirmier à l'hôpital qu'il dirige en cette ville. Mais il lui laisse assez de liberté pour mener de front ses études au collège

[1] *Vie et œuvres spirituelles de S. Jean de la Croix*, édition des carmélites de Paris (Oudin 1910), t. I, avant-propos, p. 2-4.

[1] *Op. cit.*, p. 13.

des Pères Jésuites. De sa quatorzième à sa vingtième année, il y fera d'étonnants progrès dans la science, mais aussi dans la vertu.

C'est durant cette période de son adolescence et pendant son séjour à l'hôpital de Medina que se place une nouvelle intervention miraculeuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui veille attentivement sur sa vie à cause des vues qu'elle a sur lui. Il y avait, dans la cour de l'établissement, un puits sans margelle. Un jour, sans qu'on sache comment, le saint infirmier y tombe. Quand on se précipite avec une grosse corde pour procéder au sauvetage, on l'aperçoit assis sur l'eau. Et quand on l'en a tiré, il répond, « avec grande simplicité, qu'une très belle dame, qu'il crut toujours être la Très Sainte Vierge, l'avait reçu dans son manteau quand il tomba et l'avait soutenu sur l'eau jusqu'au moment où on lui porta secours. »

Cette protection si particulière était une récompense de sa piété, car, comme le note son biographe, « il croissait d'heure en heure dans sa dévotion ; il récitait son rosaire et son petit office à genoux, et il passait de longues heures en sa présence. » Mais aussi, à la croisée des chemins, à l'heure de se décider sur son avenir, S. Jean ne recevait-il pas là une indication providentielle de consacrer à la T. S. Vierge cette vie dont il lui était à nouveau redevable ? Le souvenir de pareilles faveurs maternelles allait bientôt peser, et de façon décisive, sur sa vocation.

II

Son bienfaiteur Alvarez de Toledo l'oriente vers le sacerdoce et lui offre une chapellenie et des bénéfices. Belle occasion aux yeux du monde de redorer le blason familial, car le pauvre tisserand qu'est son père est de noble origine. Mais un désir de vie plus austère tourmente ce jeune homme de vingt ans. Il ne sait pas encore au juste vers quelle rive il dirigera sa barque, mais, du moins, il refuse les honneurs ; et il attend le souffle de Dieu.

Un jour vient où ce souffle d'en haut passe sur son âme. Une voix lui dit intérieurement : « Tu me serviras dans une religion dont tu aideras à relever la perfection primitive. » Parole mystérieuse dont il ne peut comprendre qu'une chose : que Dieu le destine à la vie religieuse. Mais où ? sous quelle règle ? dans quel Ordre ?... Dieu, qui révèle parfois directement sa volonté aux âmes, se sert plus souvent des circonstances pour manifester ses desseins. Les Carmes de l'Observance viennent d'établir à Medina leur couvent de Sainte-Anne. Un jour qu'il visite cette maison, la voix intérieure qu'il a entendue se précise. Il se sent attiré vers cette forme de vie religieuse. Mais ce qui rend cette attirance irrésistible, c'est la perspective d'être là davantage au service de la Vierge, comme le note son historien. « Ce pieux attrait, dit-il, s'augmenta par l'amour qu'il portait à Notre-Dame du Carmel, à la pensée que ce saint Ordre avait pour Mère, pour patronne et pour protectrice, la Reine des Cieux, qu'il avait lui-même choisie, à ce titre, dès ses plus jeunes années et des mains de laquelle il avait reçu de si singulières faveurs. »

Ainsi la Vierge, qu'on a si justement nommée la « ravisseuse des cœurs », avait enveloppé ce jeune cœur de vingt ans dans le réseau de sa maternelle tendresse. Sa douce apparition avait conduit ce jeune homme à frapper à la porte des Carmes. Son amour, toujours conquérant, allait l'y maintenir contre les tentations d'un rêve de vie plus séparée du monde et plus austère à la nature, afin qu'elle apparût mieux encore la grande ouvrière de sa vocation.

Novice en 1563, profès depuis 1564 sous le nom de Fr. Jean de Saint-Mathias, ses supérieurs l'envoient faire ses études à Salamanque, où, pendant quatre ans, de 1564 à 1568, il suit les cours de la célèbre Université espagnole qui compte alors près de six mille étudiants. Ses cours de théologie achevés, par obéissance, malgré les hésitations de son humilité, il reçoit la prêtrise, et tandis qu'il célèbre sa première messe, il a le sentiment très net que Dieu lui accorde la faveur de le confirmer à jamais dans sa grâce.

Et voici pourtant qu'en descendant de son premier autel, se lève dans son âme ce désir héroïque de solitude qui va ouvrir la grande crise de sa vocation de Carme. D'autres saints, et tout près de nous, par exemple, un saint Curé d'Ars, ont éprouvé la frayeur de la vie apostolique, de cette vie dévorée par la sollicitude des âmes, où l'âme de l'apôtre ne s'appartient plus, peut à peine se ressaisir et vit sans trêve dans la périlleuse mission d'être d'abord à elle-même en étant toute aux autres. Le jeune prêtre veut passer à la Chartreuse.

C'est alors que la Vierge intervient à nouveau dans cette même ville de Medina, où était née sa vocation, pour fixer définitivement dans l'Ordre du Carmel celui qu'elle y avait appelé.

A cette époque, la grande Thérèse d'Avila pressait Dieu dans ses prières de lui donner, chez les Carmes, le collaborateur indispensable pour la grande réforme qu'elle venait d'entreprendre sous l'inspiration divine. Mise en rapport avec le jeune prêtre, dont le maître des novices, Pierre de Orozco, lui avait dit la haute vertu, elle reconnut aussitôt en lui, avec l'infaillible regard dont elle sondait les âmes, l'envoyé qu'elle attendait. Dès la première entrevue, elle conclut résolument : « Mon Père et mon fils, prenez patience et renoncez à la Chartreuse, maintenant que nous nous occupons de préparer une réforme dans notre Ordre même. Je sais que vous y goûterez une grande consolation, parce que vous y trouverez l'entier accomplissement de tous vos désirs, et, de plus, vous rendrez un signalé service à la Très Sainte Vierge, votre Mère. »

Pour le service de la T. S. Vierge, la vocation de S. Jean était désormais irrévocablement fixée : il était et il resterait Carme. Sa vocation... et aussi son œuvre.

III

De cette œuvre immense, accomplie pour la réforme de l'Ordre du Carmel par celui qui s'appelle désormais Jean de la Croix, il n'entre pas dans mes intentions de refaire l'histoire. Elle s'étend sur une période de vingt-quatre ans, c'est-à-dire qu'elle remplit la moitié de son existence, toute sa vie d'homme sauf les six derniers mois qui précédèrent sa mort et qu'il put passer, selon son désir, par la malignité des hommes et la permission de Dieu, en dehors de toute charge. Mais dans cette œuvre, œuvre du réformateur et du Docteur mystique, comme dans sa vie et sa vocation, je dois faire entrevoir la main de Notre-Dame du Mont-Carmel.

S. Jean de la Croix a vingt-cinq ans quand sainte

Thérèse l'associe à sa réforme, et cet âge seul, pour une pareille tâche, donne la mesure de sa sainteté.

Aussi bien, sous peine d'aboutir à un échec lamentable, ne faut-il pas être un saint pour entreprendre de remonter le courant qui suit toujours les pentes faciles et ramener une société religieuse à sa ferveur primitive ? Et même, si saint que l'on soit, semblable rôle ne va pas sans susciter de vives oppositions et d'implacables résistances. Notre-Seigneur a été et reste un signe de contradiction : *signum cui contradicetur ;* et qu'il imprime la croix sur les entreprises de ses serviteurs, c'est la marque authentique qu'il les veut, les inspire et les conduit.

Successivement, depuis dix années, Durvelo, Mancera, Pastrana, Avila sont entrés dans la voie de la réforme sous la direction de S. Jean de la Croix quand, en 1577, dans la nuit du 3 au 4 décembre, quelques hommes font irruption dans la maison des Pères, près du couvent de l'Incarnation. C'est l'opposition contre la folie de ce novateur, qui en vient aux actes. Ils s'emparent de S. Jean de la Croix, l'emmènent prisonnier, l'enferment à l'étroit dans le couvent de Tolède. N'est-ce pas, à brève échéance, la mort de la Réforme, maintenant qu'est sous bonne garde celui qui en était l'âme ?

Mais la Vierge veille. Elle a déjà sauvé sa vie et sa vocation. Elle sauvera son œuvre.

Si la mansarde qui fait sa prison ne reçoit que parcimonieusement la lumière du jour, souvent les apparitions du ciel l'inondent de clarté. C'est la Vierge qui descend vers lui, le console, l'éclaire, l'encourage. Dans l'une des trois dernières apparitions que nous connaissons avec plus de détails, elle lui donne la vision de l'itinéraire à suivre, dans ce couvent qu'il ignore, pour forcer la porte de sa prison, tromper la surveillance des gardiens et s'évader. Et grâce à la connivence d'un bon Frère, et peut-être du Père Prieur, il peut mettre à exécution le plan que lui a tracé la Vierge et reprendre dans le désert du Calvario sa mission de réformateur. En d'autres circonstances, celle qu'il appelait « la Dame au manteau blanc » interviendrait encore miraculeusement pour lui permettre de mener à bonne fin, à travers l'Espagne, au Calvario, à Grenade, à Malaga, à Pastrana, à Cordoue, à Ségovie, la fondation des Carmes déchaussés. Mais celle-là aura été décisive pour le succès de la Réforme.

En sortant de Tolède, après neuf mois de captivité, S. Jean de la Croix emportait le plan de la *Montée du Carmel* et les premières strophes du *Cantique spirituel,* le début et la fin de cette science de l'union supérieure de l'âme à Dieu, qui, achevés et complétés par la *Nuit obscure* et la *Vive flamme,* feraient de lui l'admirable Docteur mystique de l'Eglise. Il les avait ébauchés dans cette prison où pénétrait à peine la lumière de la terre, mais que remplissait la clarté du ciel, aux heures des ineffables visites de la Vierge, de celle qui est le Trône de la Sagesse et la Rose mystique. A ces souvenirs, et après ce que nous savons maintenant de la conduite de Notre-Dame du Mont-Carmel sur S. Jean de la Croix, comment ne remonterait pas à la mémoire de tous ceux qui ont lu l'admirable *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* [1] cette page lyrique du Bienh. Grignion de Montfort : « Je ne crois pas qu'une personne puisse acquérir une union intime avec Notre-Seigneur et une parfaite fidélité au Saint-Esprit sans une très grande union avec la Très Sainte Vierge et une grande dépendance de son secours. C'est Marie seule qui a trouvé grâce devant Dieu... C'est à Marie seule que Dieu a donné les clés des celliers du divin amour et le pouvoir d'entrer dans les voies les plus sublimes et les plus secrètes de la perfection et d'y faire entrer les autres. C'est Marie seule qui donne l'entrée dans le paradis terrestre aux misérables enfants d'Eve infidèle pour s'y promener agréablement avec Dieu, s'y cacher sûrement contre ses ennemis, pour s'y nourrir délicieusement, sans plus craindre la mort, du fruit des arbres de vie et de science du bien et du mal, et pour y boire à longs traits les eaux célestes de cette belle fontaine qui y jaillit avec abondance... »

Dans ces paroles du Bienh. de Montfort, où passe un souffle pareil à celui qui anime les strophes de la *Vive flamme* et du *Cantique spirituel,* se résume l'enseignement très sûr et très suave qui se dégage de toute la vie de l'admirable Docteur mystique S. Jean de la Croix. Nous ne pouvons ici analyser les écrits du Saint ni pénétrer dans le sanctuaire du Roi ; nous ne pouvons que regarder du dehors et d'en bas une vie que son héroïsme d'austérité et son sublime dans l'amour laissent enveloppée dans la nuit obscure à cause de la faiblesse de nos regards. Mais soyons sûrs que nous avons quand même entrevu le vrai secret de sa divine science de l'union des âmes à Dieu : sa dévotion à la Sainte Vierge, qui lui valut des révélations intérieures sur les mystères de Dieu dans les âmes.

* *

Parmi les miracles qui se produisirent après sa mort, ses historiens rapportent longuement les innombrables apparitions qui s'accomplirent dans ses reliques. Un jour que François de Yépès, le frère de S. Jean de la Croix, venait de prendre le reliquaire qu'il en possédait, « à l'instant même il vit son frère tel qu'il était de son vivant, avec cette seule différence que son visage reflétait une beauté incomparable. Il aperçut en même temps dans la relique la T. S. Vierge portant l'habit du Carmel et tenant entre ses bras l'Enfant Jésus dont le bras gauche entourait le cou de sa Mère, pendant qu'il se penchait pour poser sa main droite sur la tête du Saint. » Il y a là comme une vision symbolique de toute l'histoire de S. Jean de la Croix, qui fut l'histoire d'une merveilleuse prédilection de Notre-Dame du Mont-Carmel pour celui dont elle voulait faire l'immortelle gloire de son Ordre.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXLV

LA ROUTINE

Dilexisti omnia verba præcipitationis, lingua dolosa.

Langue fraudeuse, tu as aimé les prières faites avec précipitation.
(Psaume LI, 6).

Je ne sais pas si je traduis bien exactement le texte sacré que je viens de citer, mais il me plaît d'y voir un blâme à l'adresse d'un défaut prompt à

[1] Nos 43, 44, 45.

se glisser, si nous ne savons pas nous en défendre, dans nos relations avec Dieu.

Personne ne le contestera : tous les actes du culte divin doivent être dignes de Celui qu'ils honorent. Tout nous commande d'y porter un profond respect, par conséquent une tenue correcte, une attitude religieuse, une manière d'agir empreinte d'une certaine majesté et, quand il s'agit de prières à réciter, une manière de parler exacte à observer tout au moins l'intégrité des paroles. Quiconque s'adresse à l'Etre suprême doit donc, avant tout, prendre le temps de faire sérieusement et pieusement ce qu'il prétend faire. S'il le fait avec une précipitation excessive, au pas de course et, disons le mot, avec routine, il offense Dieu au lieu de l'honorer.

C'est de cette *routine* que je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

Je dirai : — 1° ses *inconvénients ;* — et 2° ses *remèdes.*

I

Qu'est-ce que la *routine ?* Par son étymologie, ce mot éveille dans mon esprit l'idée d'un chemin où je serais passé très souvent, dont je connaîtrais tous les détours et que je pourrais parcourir de nouveau, comme on dit, les yeux fermés. Transportez cette idée dans un autre ordre de choses ; supposez qu'au lieu d'une route à parcourir, il s'agisse d'actions à faire ou de paroles à réciter : vous saurez en quoi consiste la routine. On pourrait la définir : une manière machinale de faire les choses ou de dire les paroles, résultant de ce qu'on les a faites ou dites souvent. Elle naît de l'habitude ; et l'habitude, si l'on n'y prend garde, la produit presque toujours.

En voulez-vous un exemple ?

Quand une jeune fille manie pour la première fois le fuseau ou l'aiguille, quand un jeune homme commence à se servir de la plume ou de l'outil, ils ne le font qu'avec une certaine difficulté. Bientôt, cette difficulté diminue. Puis elle fait place à une facilité plus ou moins grande qui augmentera tous les jours. Ils en viendront à n'avoir plus besoin de fixer sur leur travail ni le regard ni la pensée. Leurs doigts suffiront à la tâche, tant l'habitude leur aura donné de compétence et de dextérité. Ce sera pour eux une *routine.*

Si la routine peut être utile quand il s'agit de travaux manuels, il n'en est pas de même quand il s'agit d'actes religieux. Là, en effet, je veux dire dans les travaux manuels, l'organe corporel fait toute la besogne, et la routine donne à l'organe une souplesse, une sûreté, une agilité avantageuses. Ici, au contraire, je veux dire dans les actes religieux, le jeu des organes n'est rien ou presque rien. Il faut y ajouter l'application de l'esprit, l'effort de la volonté, l'action du cœur. Et la routine apporte à tout cela, non pas une facilité, mais un obstacle.

La routine en matière de piété se compose de trois éléments, ou, si vous aimez mieux, se manifeste par trois symptômes, ou encore offre trois inconvénients dont il importe de faire brièvement l'exposé.

Son premier symptôme ou son premier inconvénient consiste dans une *manière d'agir et de parler tellement rapide qu'elle défigure son acte ou sa parole.* Ecoutez, par exemple, celui qui prie par routine. C'est à peine s'il articule les paroles. Elles se pressent sur ses lèvres et se succèdent avec une célérité à laquelle l'organe ne peut suffire. Vous n'y reconnaîtriez ni les mots ni les syllabes. Vraiment, cet homme parle à l'Etre suprême comme il ne se permettrait point de parler à ses pareils !...

J'en dirai autant de celui qui accomplit par routine quelqu'une des cérémonies du culte divin. Sa démarche perd toute gravité. Ses gestes deviennent des grimaces. Les rites les plus augustes se défigurent quand il les accomplit et n'excitent chez les spectateurs que l'étonnement ou le mépris. Il croit bien faire parce qu'il fait vite ; mais c'est une habileté de mauvais aloi. Il n'y a, dans cette manière d'expédier à la vapeur les cérémonies et les formules, rien où l'on puisse reconnaître un hommage, rien qu'on puisse prendre pour une marque réfléchie de dévotion et de respect. L'auteur sacré traite cette langue comme elle le mérite, quand il l'appelle « une langue trompeuse : *lingua dolosa.* » Elle trompe, en effet, sur la qualité de la prière.

Le second inconvénient de la routine se trouve dans les *innombrables et persistantes distractions* dont elle est la cause. En faisant des exercices religieux une affaire mécanique, une simple succession de paroles ou de gestes, un pur jeu des lèvres ou des organes, elle permet à l'esprit de s'en désintéresser et de se livrer à ses rêves. Il n'a plus besoin d'y concourir pour en assurer l'accomplissement. Ils se font sans lui : pourquoi s'assujétirait-il à y prendre part ? Il s'absente donc généralement, pendant qu'on les exécute, et s'envole bien loin. Aussi vos prières, quand vous les avez faites par routine, ont-elles été presque toujours des prières sans attention. Vous êtes arrivé au signe de croix final sans savoir ce que vous aviez dit ni ce que vous n'aviez pas dit. Aviez-vous récité le *Credo ?* N'aviez-vous point oublié le *Confiteor ?* Les aviez-vous dits en latin ou en français ? Quelles avaient été, en prononçant ces formules, vos sentiments ou vos pensées ? Vous n'étiez point dans le cas de répondre sûrement à ces questions.

Je vous laisse à penser quelle peut être la valeur de semblables prières. La prière est essentiellement, non pas un mouvement des lèvres, mais une élévation de l'âme à Dieu. Or si, dans celles dont nous parlons, vos lèvres se sont agitées, votre âme est restée loin de Dieu. Elles n'ont élevé vers lui ni vos pensées, ni vos affections, ni votre volonté. Vous lui avez parlé de bouche ; mais votre cœur, comme il s'en plaint par les prophètes, est resté loin de lui : « *Populus iste labiis suis glorificat me, cor autem ejus longe est a me.* » (Is., XXIX, 13).

Enfin, le troisième inconvénient de la routine, plus grave encore que les deux autres, est d'*affaiblir* dans de larges proportions et même de *détruire le sens religieux.* Elle familiarise avec les choses divines à tel point que l'âme n'en sent plus

la grandeur, n'y trouve plus de goût, n'en subit plus l'impression.

Quand vous vous êtes présentés pour la première fois à la Table sainte, vous en avez été, n'est-ce pas ? profondément émus. Vous vous étiez fait une haute idée de ce grand acte. A mesure qu'approchait le jour où il devait s'accomplir, vous vous sentiez plus pénétrés du sentiment de la majesté divine et du désir de vous préparer saintement à lui faire accueil. Quels ont été, au moment de la communion, votre anéantissement, votre admiration, votre reconnaissance, vos transports, vos émotions enfin ? Il serait difficile de l'exprimer. Mais vous en avez conservé un souvenir attendri... Hélas ! la seconde communion vous a peut-être beaucoup moins touchés, la troisième moins encore. Et aujourd'hui, si vous communiez souvent, peut-être en êtes-vous venus à recevoir la plus grande de toutes les grâces d'un cœur insensible et d'un esprit distrait, sans goût, sans impression, sans en être remués, avec une impassibilité dont vous ne pouvez vous guérir. La visite de Dieu vous laisse aussi indifférents que la visite du moindre de vos amis. Vous n'y pensez pas encore la veille : vous n'y pensez plus dès le lendemain.

Quelle est, je vous prie, la cause de cette indifférence criminelle où se perd en grande partie la vertu du sacrement ? C'est la routine. A force de communier, parce que vous n'avez pas su prendre les précautions convenables, vous vous êtes habitués à le faire d'une façon toute machinale, et, pour vous, le sacrement s'est vidé de son contenu le plus essentiel.

La routine est donc, vous le voyez, la ruine de la piété. Elle lui ôte tout ce qui peut la rendre savoureuse à l'homme et agréable à Dieu. Elle conduit tout droit à l'abus des grâces et à une dureté de cœur qui neutralisera dans une large mesure l'action divine. Aussi importe-t-il au plus haut point d'éviter la routine ou, si l'on y est tombé, de s'en corriger bien vite.

Voici par quels moyens on peut y réussir.

II

C'est une bonne manière de prévenir ou de réformer un défaut que d'en supprimer ou, tout au moins, d'en combattre les causes. Voyons d'où vient la routine : nous saurons ce qu'il faut faire pour nous en préserver ou nous en guérir.

La routine, avons-nous dit, se caractérise par la précipitation, les distractions, l'insensibilité dans les actes religieux. Or, chacun de ces trois symptômes découle d'une source facile à reconnaître.

Ainsi la précipitation vient habituellement de l'excessive quantité des prières et de la surcharge dans les exercices. Il est des personnes qui entrent dans toutes les associations, pratiquent toutes les dévotions, adoptent toutes les observances, s'imposent toutes les formules dont elles entendent parler. Elles donnent là, je m'empresse d'en faire la remarque, une preuve de bonne volonté. Mais cette bonne volonté trop peu discrète fait peser sur elles un fardeau excessif, qu'il ne leur est pas possible de bien porter. Elles ont à réciter chaque jour beaucoup plus de prières que leurs devoirs d'état n'en permettent. Aussi sont-elles obligées, pour n'en omettre aucune malgré le peu de temps dont elles disposent, de les réciter au plus vite.

Sans doute, la précipitation dans la prière peut avoir d'autres causes. Il est des chrétiens qui prient très peu et qui prient très vite. Mais ceux-là n'ont guère de piété. Dans le monde de la dévotion, l'on prie souvent vite parce qu'on prie trop. La routine naît le plus souvent du trop grand nombre des formules. Si vous voulez l'éviter, ne vous prescrivez jamais d'autres prières que celles que vous pouvez réciter convenablement. De même, si déjà vous vous êtes enroutinés, la première mesure à prendre pour vous corriger, c'est de soumettre vos exercices religieux à un triage sévère, dans lequel vous mettrez de côté tous ceux dont vous ne pouvez vous charger sans encourir le danger de les mal faire. Mieux vaut mille fois prier moins et prier mieux. La quantité, ici, n'est pas prescrite. Au contraire, Dieu exige la qualité. Une prière, même facultative, lui fait injure quand on n'y porte pas le respect, l'attention, la piété sans lesquels il n'est jamais permis de parler à sa souveraine majesté.

Le second inconvénient de la routine se trouve dans les distractions qui l'accompagnent. Or ces distractions me paraissent avoir leur cause dans l'inévitable monotonie des exercices spirituels. Comme ces exercices se ressemblent toujours, l'homme s'habitue à les accomplir. Et quand il s'y est habitué, quand ils lui sont devenus familiers, ils n'ont plus rien qui retienne son imagination et fixe son esprit. De là les divagations et les rêves sans fin auxquels donnent lieu tant de prières. Pour éviter ou corriger ce défaut, il serait bon d'introduire dans la monotonie des pieux exercices, des variations fréquentes. Les exercices resteront les mêmes, puisqu'il le faut ; mais la manière de les accomplir changera. La différence ne sera pas dans les actes, elle sera dans la méthode.

Prenons des exemples et entrons dans les détails.

Nos prières du matin et du soir sont du nombre de celles où la routine se glisse avec le plus de facilité. Il en serait nécessairement ainsi, si nous les faisions toujours de la même façon. Mais il y a bien des manières de les réciter, ou plutôt, de s'occuper l'esprit en les récitant. Nous pouvons suivre, mot par mot, le sens des paroles. Nous pouvons penser, pendant que chaque formule coule de nos lèvres, au sens général de cette formule : par exemple : faire une prière du *Pater*, une invocation à Marie de l'*Ave Maria*, un acte de foi du *Credo*, un acte de contrition du *Confiteor*, et ainsi de suite.

Nous pouvons encore, durant la récitation de chaque formule, nous inspirer de l'un des mots qu'elle contient et nous en servir pour nous élever à Dieu. Ainsi, en disant l'Oraison dominicale, ce mot « Notre Père » nous rappellera que Dieu est notre père, que nous sommes ses enfants, quel est son amour pour nous, quel doit être notre amour pour lui, et ainsi du reste.

L'intention, comme l'attention, nous offre des éléments de variété. Ainsi nous nous occuperons, pendant la prière, des grâces que nous demanderons ou des personnes pour lesquelles nous l'offrirons ; nous prendrons à chaque formule des intentions différentes ; nous porterons nos pensées sur tel ou tel mystère que nous voulons honorer ; etc.

Le chapelet, prière éminemment accessible à la routine, sera très facile à bien dire, si l'on veut, comme je viens de l'expliquer, emprunter à l'attention ou à l'intention de quoi tromper le péril de son uniformité. Chaque dizaine répond à un mystère de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère : pourquoi ne pas méditer ce mystère, son sens, ses grandeurs ou ses leçons, pendant la récitation de la dizaine ? Ce mystère changeant toujours, l'esprit trouvera dans cette variété un moyen de se fixer aisément. D'autres fois, on s'attachera au sens général ou particulier des paroles ; ou bien encore, on changera d'intention à chaque dizaine et même à chaque *Ave*. Ainsi, l'on peut dire une dizaine pour soi et chaque *Ave* pour une grâce déterminée, une dizaine pour ses parents et chaque *Ave* pour l'un d'entre eux, une dizaine pour ses défunts et chaque *Ave* pour l'un d'entre eux, etc.

La routine s'insinuera jusque dans l'acte auguste de la sainte communion, si vous communiez souvent et si vous suivez, dans votre préparation et votre action de grâces, une méthode uniforme. Il vous faudra donc, ici encore, recourir à une certaine variété. Ne faites pas toujours les mêmes actes ou ne les faites pas toujours de la même façon. Quand votre cœur trouve aisément en lui-même de quoi s'entretenir avec Dieu, laissez-le parler tout seul. Quand il ne sait plus que dire, aidez-vous d'un livre. Mais ne vous attachez pas invariablement aux mêmes formules. Changez-en très souvent. Demandez vos inspirations tantôt à une parole de l'Evangile, — il en contient de si belles sur la sainte Eucharistie ou qui peuvent s'y appliquer ! — tantôt à l'une des scènes de la vie de Notre-Seigneur, et beaucoup s'appliquent très heureusement à l'acte de la communion, tantôt à l'une des hymnes de l'Eglise en l'honneur du Saint-Sacrement ; elles sont toutes capables d'éveiller en nous de hautes pensées et de pieux sentiments.

Ainsi, pour prendre un exemple parmi ces hymnes liturgiques, l'âme qui voudrait méditer l'un après l'autre ces mots : « Je t'adore — suppliant, — divinité — cachée, — *Adoro te supplex*... — Mon cœur s'abandonne — entièrement — à toi, — parce qu'en te contemplant — il défaille — tout entier » ; l'âme, dis-je, qui voudrait méditer successivement chacun de ces mots, en peser le sens, se livrer aux sentiments qu'ils suggèrent, ferait une préparation ou une action de grâces excellente. Une strophe de ces cantiques lui suffirait pour un jour. Il prendrait la suivante une autre fois. Et ainsi du reste.

Enfin, l'insensibilité dont souffrent les âmes routinières doit avoir sa cause dans le défaut de réflexion. On ne subit plus l'émotion des choses divines, parce qu'on ne prend ni le temps ni la peine de se rappeler ce qu'elles sont et d'en considérer la grandeur. On se met en prière, on s'approche des sacrements, on prend part aux cérémonies saintes, sans penser à ce qu'on fait. Et l'on s'étonne, après cela, si l'on n'éprouve, dans ces rapports avec Dieu, aucune impression de piété ? L'homme a besoin de comprendre pour être impressionné d'une manière sensible. Ce qu'il ne comprend pas le laisse indifférent et froid. Jamais une bonté méconnue, jamais une gloire ignorée n'attendriront son cœur. — Il faudrait donc, pour conserver ou reprendre du goût aux choses de la piété, y réfléchir beaucoup et souvent.

Je m'explique.

Si je demandais à mes auditeurs comment ils font quand ils se mettent à prier, la plupart peut-être seraient contraints d'avouer qu'ils commencent leurs prières sans les faire précéder d'aucun instant de recueillement. Ils tournent vers Dieu leur parole sans même se rappeler ce qu'il est. Ils passent de leurs récréations ou de leurs travaux à l'un des actes les plus saints sans ménager la transition. C'est absolument comme s'ils allaient d'un acte profane à un acte également profane. La prière, ainsi commencée, se continuera de même. Dès lors, je vous le demande, quelle impression peut-elle bien produire ? Celui qui la fait agit à la manière d'une machine ; or, les machines accomplissent les travaux les plus merveilleux sans en être émues.

Il faudrait donc, avant de prier, s'arrêter un instant pour se recueillir, pour penser à ce qu'on va faire, pour former son intention, pour prendre la résolution de prier avec attention et avec piété. Il faudrait, dans la prière, se ménager comme des points de repère, auxquels on se demanderait où l'on en est et dont on profiterait pour ramener vers Dieu l'esprit et le cœur, s'ils s'étaient égarés.

Je voudrais davantage encore. Je voudrais que, de temps à autre, chacun fît de sérieuses réflexions sur ses exercices spirituels, sur la manière dont il doit les accomplir, sur les sacrements et sur la bonne façon de les recevoir, enfin sur tous ces actes religieux dans lesquels il devrait porter une âme si profondément pénétrée et où il se trouve peut-être si insensible et si dur. Ce serait là, n'est-il pas vrai ? des sujets d'oraison utiles et pratiques. Il y apprendrait que les grâces, en s'ajoutant aux grâces, méritent d'être plus vivement senties, que leur grand nombre les rend plus précieuses et doit les rendre plus fécondes, qu'en conséquence il faut en être d'autant plus touché qu'elles se renouvellent plus souvent, et que, quand elles deviennent habituelles, loin d'engendrer la routine et la familiarité, elles devraient jeter les âmes dans une extase de piété, de reconnaissance et d'amour.

* *

Je le disais en commençant et je le répétais tout à l'heure : la routine nous ôte le sentiment et nous rend semblables à des machines. Elle nous fait par là même sortir de notre rôle. Car nous sommes créés pour tout autre chose. Quand Dieu a voulu

construire des machines pour chanter sa gloire, il en a fait de si grandes et de si belles que nous ne pouvons pas essayer de rivaliser avec elles. Voyez comme les cieux avec leurs espaces incommensurables et les masses gigantesques et lumineuses dont ils sont remplis, comme les éléments avec leur puissance surhumaine et leurs savantes combinaisons, comme les océans avec leurs eaux fécondes, leurs flores et leurs marées, racontent les grandeurs divines ! Ils y mettent une éloquence que nous n'égalerons jamais. Celui qui prie à la façon d'une machine sera donc toujours vaincu.

Mais Dieu nous a faits pour une prière bien supérieure à celle-là : la prière de l'esprit, la prière de la volonté, la prière du cœur. Voilà par où nous pouvons nous élever au-dessus du monde matériel tout entier. Voilà où paraît notre supériorité. Et voilà notre destinée. Prions donc par l'esprit, par la volonté et par le cœur ; et, puisque la routine nous rend incapables de faire cette prière, préservons-nous ou corrigeons-nous de la routine. Ainsi nous parlerons à l'Etre suprême non plus à la façon des créatures dépourvues de raison, mais à la manière des intelligences. Ainsi encore nous répondrons à la vocation qui est la nôtre, Dieu nous appelant, au dire de l'Evangile, à le prier et à le servir « en esprit et en vérité, *in spiritu et veritate.* » (Joan., IV, 23).

DES CONFÉRENCES

IV

Sœur Louise de la Miséricorde
(1644-1710)

En 1660, à la nuit tombante, le gros bourdon de la cathédrale de Blois sonne à toute volée. Un cortège fastueux, venu de Chambord, entre dans la ville et dans la cour du château : Madame Marguerite de Lorraine, veuve de Gaston d'Orléans, oncle du roi, attend au perron avec ses filles d'honneur.

A la lueur des flambeaux, les cavaliers, les carrosses défilent; les derniers six chevaux caparaçonnés de splendeur, harnachés de cuir rouge, des rubans couleur de feu tressés dans les crinières, traînent un carrosse écarlate, au dôme doré magnifiquement. La portière est ouverte, les dames s'inclinent... Paraît le roi.

I

Louis XIV a vingt-et-un ans. Grand, les épaules un peu larges, la démarche aisée, la jambe belle, le pas élastique et glissant, comme d'un danseur ou d'un cavalier, ganté, la canne à la main, — assurément point beau, — mais tout l'air et le port d'un monarque, impressionnant de grâce et de majesté.

Les joues sont creuses sous les pommettes rondes en saillie, le menton volontaire proémine; le nez long est mince, dominateur ; la bouche empourprée et charnue, à peine ombrée par le fil ténu d'une moustache invisible; la peau est fine ; les yeux levés haut ont le regard étrange avec leur iris d'un gris mauve, insaisissable, leur pupille presque noire... Figure de puissance, figure de volupté.

Une petite boiteuse, dans le groupe des filles d'honneur, n'ose plus penser. Elle a quinze ans, il est le roi. Ah ! s'il n'était pas le roi !... mais il voyage vers St-Jean-de-Luz, où il doit épouser l'infante Marie-Thérèse d'Autriche. Louis XIV n'est pas pour Louise de la Baume le Blanc de la Vallière, belle-fille du premier maître d'hôtel de Gaston d'Orléans, le marquis de Saint-Rémy, troisième mari de madame Besnard...

Un an passe. Madame Henriette d'Angleterre, devenue Madame par son mariage avec Monsieur, frère du roi, reçoit au rang de ses filles d'honneur la petite La Vallière. Louis XIV est assidu chez Madame, sa belle-sœur... Louise l'admirait, le trouvait admirable en tout, et, petite violette (dit Sévigné), elle se cachait sur son passage : — « Je voudrais ne plus le voir, disait-elle, pour le repos de mon cœur. »

Hélas ! pour dissimuler le commerce du roi avec Henriette, il est besoin d'un paravent. Louise est choisie : — « Eh ! lui dit Roquelaure, venez, mon illustre aux yeux mourants, qui ne savez aimer à moins d'un monarque. » Elle était comme un pauvre oiseau tremblant devant un aigle.

Fort douce, fort polie, fort naïve, — dans ses beaux yeux bleus une douce langueur, un doux regard de biche apprivoisée, un air de pureté, gracieuse et candide comme un ange (a dit Sévigné qui l'aimait peu), elle était blonde, d'un blond argenté qui auréolait à souhait sa longue petite figure pâle un peu rosée, et elle boitait légèrement comme un oiseau blessé. Son esprit était brillant : beaucoup de feu et de vivacité ; « elle pense les choses plaisamment, dit un pamphlet du temps, elle a beaucoup de solidité et même du savoir, sachant presque toutes les histoires du monde... » Quelque teinture de latin, d'espagnol et d'italien, et surtout, ce charme de séduction pudique. Le son de sa voix allait au cœur. Louis XIV fut conquis et se fit séducteur.

Dans une promenade, sous une ondée, toute la Cour avait vu le roi tenir son chapeau au-dessus de la tête de la jeune fille. A Fontainebleau, les répétitions du ballet royal « l'Impatience » avivèrent les désirs du prince. La petite supplia encore : « Ayez pitié de moi ! » mais elle était (c'est son mot) la faiblesse même... Elle céda.

Le lendemain, elle portait des boucles d'oreilles de diamant, mais cachées sous ses cheveux, comme honteuse : malgré son titre, en effet, elle avait cessé d'être fille d'honneur.

Et ce jour-là même, l'expiation du crime commençait, par la honte dans l'amour défendu.

Tout de suite, les courtisans, qui pourtant en ont vu et en ont fait bien d'autres, en veulent à l'astre naissant : c'est l'ordinaire, pour les tendresses de ce pays-là.

Madame Henriette d'Orléans ne pardonnait pas à Louise de l'avoir supplantée dans les bonnes grâces du roi. Il n'était avanies qu'elle ne lui fit subir. Cependant le duc de Guiche s'étant rapproché de Madame (trop), Louise avait refusé de l'affirmer au roi qui s'en doutait.

Hortense de Mancini, l'infâme comtesse de Soissons, qui avait été une des passades de jeunesse de Louis XIV, haïssait cordialement la fille d'honneur de Madame. Aussi méchante que sotte (et ce n'est pas peu dire), on la surnommait dans l'intimité « la bécasse » : ayons pitié du succulent volatile.

Avec de Guiche et de Vardes, — celui-ci maître en hypocrisie, — les deux femmes inventèrent une histoire de lettres espagnoles, pour faire connaître à la reine Marie-Thérèse le secret qu'elle ne perçait pas. La lettre fut interceptée ; le roi la lut impassible, — et de Vardes accusa la duchesse de Navailles, honnête femme qui dut s'éloigner de la Cour.

Ce coup manqué, la Mancini persuada au Maître que Mlle de la Motte-Hondancourt avait pour lui une passion extraordinaire. Il eut pour elle des amabilités, et Louise en éprouva des jalousies et des désespoirs inconcevables. Ce n'était rien.

Hortense, exilée plus tard pour avoir accusé Madame, sa complice, d'avoir trahi la France au profit de l'Angleterre, voulut tirer du roi une vengeance éclatante, aux dépens de Louise. Avant de partir, elle se rendit chez la Voisin, la célèbre sorcière.

— Vous avez été aimée par un grand prince, lui dit celle-ci.

— Cela ne reviendra-t-il point ?

— Non, cela ne peut revenir.

— Oh ! Il le faudra bien. Procurez-moi le moyen de me défaire de La Vallière.

— Ce sera difficile.

— Eh bien, je trouverai. Je me déferai de l'un ou de l'autre.

Peu de jours après, des inconnus essayèrent de pénétrer de nuit dans les appartements du palais royal où résidait la favorite. Une petite chienne aboya au bruit : ce fut le salut. Louise put s'enfuir à temps.

Essaya-t-on de l'empoisonner ? Madame de Polignac, née du Roure, et Madame d'Artigny, qui devait tout à La Vallière, l'une et l'autre anxieuses de la remplacer, visitèrent la Voisin, et demandèrent du poison pour leur rivale et très chère amie. Informé ou non, Louis XIV prit peur. Il ordonna au maître d'hôtel de Louise de goûter tous les mets à elle destinés. Mais lui-même absorbait sans le savoir des philtres, des aphrodisiaques, abominables mixtures que la Voisin confiait à Mlle des Rillets, femme de chambre de Madame de Montespan, et qui déterminait chez lui une frénésie de passion pour Madame de Monaco et pour d'autres, dont Louise restait le témoin désolé.

Le duc de Mazarin, au lever du roi, crut de son devoir de dire à Sa Majesté le scandale qu'elle donnait au royaume avec Mlle de la Vallière. Le roi répondit froidement : « Il y a longtemps que je sais que vous êtes blessé là » (montrant son front).

Anne d'Autriche, cependant, après un accident survenu à Marie-Thérèse, pressait le roi, touché de quelque chose comme un repentir, de marier La Vallière. Louis n'osa pas refuser. Mais ne parlait-on pas déjà de Vardes, son ennemi ? Plus tard on parlera du duc d'Aumale, même du duc de Lauzun qui avait cru épouser la grande Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV. N'était-il pas odieux que le roi eût admis le partage de son cœur à elle, dont il savait l'amour vrai ? Elle le lui reprocha avec des larmes indignées. Louis avait la larme facile. Il pleura. L'incident était clos.

Marie-Thérèse, à son tour, protesta contre les relations trop affichées. Aux fêtes de Versailles, n'avait-elle pas dû remettre, de ses mains impériales et royales, tremblantes d'indignation, l'épée d'or enrichie de diamants au marquis de la Vallière, gagnant de la course de bagues ? A son pauvre français maladroit, le jeune amoureux répondit seulement :

— Madame, je vous promets de devenir sage à trente ans.

En réalité, il lui fallut dix ans de plus.

Anne d'Autriche, si débonnaire, conseilla la patience à sa bru. Mais elle-même fit de sanglants reproches au roi.

— C'est vrai, ma passion m'emporte, répondit Louis qui aimait sa mère profondément ; mais je n'en suis plus le maître. J'ai décidé que les femmes de qualité suivront Mlle de la Vallière.

Les reines durent se soumettre. Louise dut passer, rougissante, devant celles qui la méprisaient, humiliée ainsi dans son triomphe. La vue de la reine la faisait pâlir et trembler. Elle n'avait rien d'une conquérante, et le sentiment de sa honte ne l'abandonnait jamais.

Aussi bien, la grande voix d'un Bossuet, au Carême prêché devant le roi, n'avait pas ménagé la vérité. Dix-huit sermons laissèrent tomber du haut de la chaire du Louvre des paroles si graves, si mesurées aussi, que le roi fut contraint de les admirer et de s'incliner devant ce prêtre qui faisait son devoir quand lui ne le faisait pas.

— « *Vides hanc mulierem ?* Voyez-vous cette femme ? » disait Bossuet. Eh ! oui, dans sa robe blanche étoilée et feuillée d'or, cette femme blonde et mince qui porte des diamants aux oreilles, que la cour jalouse, le terrible orateur prophétise sur elle : « Elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise, et ces parfums précieux, et ces cheveux tant vantés, et même ces yeux qu'elle rendait trop touchants, dont elle éteint tous les feux dans un déluge de larmes... »

A ces magnifiques reproches, le rouge de la honte lui montait au front. « Tant d'amour, tant d'honnêteté, tant de remords ! » a dit Michelet.

Louise n'était pas faite au péché ; elle demeurait fidèle à la pudeur du moment qu'elle avait oublié la vertu. Toute renfermée dans la passion qui a été la seule de sa vie, préférant à toute chose l'honneur (l'honneur !), elle n'avait jamais oublié qu'elle faisait mal.

Au Carême de 1665, Bossuet insistera.

— « *Hora est jam nos de somno surgere*. Il est maintenant l'heure de sortir du sommeil. » Mais le sommeil était trop doux. L'un avait trop de sang, l'autre trop de faiblesse ; aucun ne se voulait réveiller.

— « Ils déplorent cependant leur faiblesse, entendaient-ils dire du haut de la libre chaire chrétienne, ils jettent quelques regards du côté de la vertu ; leur conscience se réveille de temps en temps et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : « ô pitié ! ô chasteté ! ô innocence ! » Et brusquement, directe, comme les yeux dans les yeux, la question hardie : « L'esprit de Dieu n'agit-il pas ? Ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs ? »

Plus tard, en 1670, Bossuet se fera plus pressant : — « Les passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des dégoûts, des amertumes... Il faut vous donner du repos... Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitents qu'une douleur immense de leurs péchés a poussés dans les déserts les plus reculés... Dieu appelle : « Lève-toi, ma bien-aimée, quoique infidèle, et pénitente sors des cavernes profondes. »

Louise écoutait, et cette voix pénétrante l'émouvait plus que l'apostrophe de Mascaron à l'amant qui déjà se donnait à la Montespan. Après avoir redit les paroles foudroyantes du prophète Nathan rappelant à David le crime de celui qui prend le bien du prochain, il osait dire au roi devant toute la cour : « *Tu es ille vir*. Cet homme c'est vous ! »

Et après un silence, qui écrasa toute l'assemblée : — « Si le respect que j'ai pour vous, Sire, ne me permet de dire la vérité que sous des enveloppes, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de hardiesse. Mais si, avec toutes ces précautions et ces ménagements, la vérité ne peut vous plaire, craignez qu'elle ne vous soit ôtée et que Jésus-Christ ne venge sa parole méprisée ! »

Entendre cela était dur. Mais se quitter, plus dur, trop dur.

Les fêtes succédaient aux fêtes. Le roi était si beau, si attirant ! Au carrousel de 1662, dont La Vallière fut la reine cachée, une semaine de splendeurs inouïes : théâtre, violons, festins, parfums, féerie, le roi était vêtu à la romaine, d'un corps de brocart d'argent, rebrodé d'or et de gros diamants. La gorgerette de brocart, d'argent aussi, était garnie de quarante-quatre roses de diamants et se joignait, par des agrafes de diamants, aux épaulettes de brocart endiamanté. Trois bandes couvertes de cent-vingt roses de diamants extraordinairement larges, ceignaient cette magnifique cuirasse. Le casque était d'argent à feuillage d'or enrichi de deux diamants, douze roses de diamants sur les côtés, douze roses en cordon, le tout surmonté d'une crête de plumes couleur de feu. Les beaux cheveux noirs en boucles naturelles tombaient sur les épaules larges ; les bottines étaient de brocart d'argent rebrodé d'or ; le cimeterre en or était exactement couvert d'une multitude de diamants ; et sur son cheval isabelle doré, empanaché de plumes couleur de feu et constellé de diamants, le Roi Soleil, pour l'amour de la douce boiteuse, petite luciole perdue dans l'herbe, le Roi courait la bague et triomphait.

Au ballet des muses, Benserade adressait à La Vallière, au nom du roi, un couplet teinté de sympathie :

> Vous me semblez l'ornement du hameau,
> Et j'aime à voir dans un objet si beau
> Parfaitement l'une à l'autre assortie
> Et tant de grâce et tant de modestie.

On chasse ensemble. Louise est de fort bonne grâce à cheval. L'habit lui sied fort bien. Elle pique des deux derrière les chiens. Nul homme ne peut la suivre. Le roi galope et l'admire. Elle tombe une fois, c'est un désespoir ; et le chirurgien maladroit est vivement écarté : c'est la main royale qui tient le pied de l'admirable.

On s'écrit. Le roi apprend à tourner le madrigal et Louise répond de même encre.

Mais il y a des fâcheries, des « quitteries », dit M^{me} de Scudéry. On s'est pourtant promis de ne jamais s'endormir sur une querelle. On s'écrit des billets, on pleure ensemble, on est amis. Parfois c'est plus sévère. Un jour, dès les débuts, la jeune fille se croit délaissée pour avoir opposé le silence à une question gênante : une nuit de larmes, et elle s'en fut au couvent de Chaillot, pleurant toujours. Voulait-elle y rester ? Elle voulait fuir et pleurer. Cela dura jusqu'au soir. Un homme en manteau gris se précipita au parloir, la caressa, la ramena, lui promit une maison, un hôtel, et le reste. Elle secouait la tête, pleurant intarissablement. Elle ne voulait que régner seule sur le cœur de son compagnon royal, et ce jour-là, elle l'obtint.

Mais une autre déjà, qu'elle croyait son amie, et que bientôt elle devina — entre femmes ! — se tendait toute pour lui enlever son idole. D'une beauté fière, issue de ces Mortemart qui tenaient les Bourbon pour gentilshommes de noblesse moins ancienne, assoiffée de jouissance et de domination, Athénaïs de Tonnay-Charente, marquise de Montespan, usait de tous ses charmes et des sortilèges de la Voisin pour conquérir le monarque à son tour. Elle avait délibérément donné son âme au diable, qui sembla bien avoir accepté le pacte. Les cérémonies sacrilèges se succédèrent : messes noires avec immolations d'enfants, cœurs de pigeons portés avec une hostie consacrée dans une boîte de vermeil, pour servir à des rites sataniques, philtres, poisons, elle n'épargna rien.

Enfin, le 8 janvier 1667, dans une fête il apparut qu'elle avait place gagnée. Et, dolente, La Val-

lière sentit qu'elle-même était morte pour le roi. Ses yeux et son teint restèrent magnifiques, mais le corps se décharna, les joues semblèrent cousues, le visage s'allongea à l'excès... elle ne pouvait plus plaire.

Dans un sonnet elle se plaignit :

Vous m'aimiez autrefois et vous ne m'aimez plus,
Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donnez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres !

Mais le roi ne l'écoutait plus. Pour aller chez *l'autre* il venait se débotter, s'habiller, se poudrer chez Madame de la Vallière ; il lui disait à peine bonjour et passait vite. Elle pleurait. Elle voulut s'étourdir. Elle lut les philosophes, et sa foi s'en alla... Et la tristesse redoubla.

La maladie alors, ou le poison l'abattit, la jeta en proie aux terreurs de l'enfer. Elle criait, elle promettait la pénitence... et nul prêtre cependant ne put l'entendre en confession.

— « Ah ! écrivit-elle peu après, que je n'oublie jamais, mon Dieu, le spectacle de mon agonie et de votre justice, où, ainsi qu'une pauvre criminelle sur l'échafaud, j'avais impatience de voir bientôt finir ces apprêts de mort ! »

Convalescente, elle se confessa : « *Maintenant* je suis persuadée, dit-elle, qu'il y a un paradis, un enfer et une éternité. »

Elle ne put se décider aussitôt à communier. « Le moyen, dit-elle, d'approcher du Saint des Saints et de passer tout d'un coup du commerce des pécheurs à celui du Seigneur ? » C'est qu'elle sentait, ajoute-t-elle, « ses passions vivre plus fortement que jamais dans ce que j'aime plus que moi-même. »

Elle porte un cilice nuit et jour, et son directeur, le Père César du Saint-Sacrement, de l'Ordre des Carmes, la gronde pour cet excès : « Ah ! répond-elle, ne me grondez pas de ce cilice ; il ne mortifie que ma chair parce qu'elle a péché, mais n'atteint pas mon âme qui a plus péché encore. Ce n'est pas lui qui me tue, qui m'ôte tout mon sommeil, tout repos : ce sont mes remords. C'est surtout le lâche désir d'en ajouter d'autres à ceux que j'ai déjà. »

Le cilice, et à la fois le désir du péché ; ah ! que cela est humain !

Pourquoi reste-t-elle cependant ? Le roi l'a oubliée et la méprise ; il l'a faite duchesse de Vaujours ; il a reconnu leur fille Marie-Anne, future princesse de Conti ; il a affiché leur honte, et ce n'était qu'une manière royale de la congédier.

La Montespan l'écrase de son orgueil de parvenue. Elle se fait coiffer par Louise : — « Je ne puis être bien mise, lui dit-elle affreusement, que si vous m'habillez vous-même. » Louise s'y prêtait, disait Madame de Caylus, « avec le zèle d'une femme de chambre dont la fortune dépendrait des agréments qu'elle prêterait à sa maîtresse. » La Cour se moque. — « On la prenait, a dit la Palatine, pour une sotte qui ne remarquait rien, et on le lui faisait voir par toutes sortes de dégoûts, de plaisanteries et de dénigrements. »

Pourquoi reste-t-elle ? C'est qu'elle avait pensé qu'elle devait faire pénitence sur ce même échafaud, dit-elle, où elle avait fait mal, et de cette pénitence, nous dit la Palatine, « elle souffrait comme une damnée. »

Que se passa-t-il, quelles scènes douloureuses et cruelles la Montespan fit-elle à la délaissée, le soir du mardi-gras 1672, nous ne savons. Ni l'une ni l'autre ne parurent au bal de la Cour. A l'aube du Mercredi des Cendres, Louise s'habilla de gris, à l'usage de ce jour, et s'enfuit vers Chaillot, à la Visitation.

Le roi pleure. Il dépêche Lauzun à la fugitive. Elle refuse de rentrer. Le roi dépêche le maréchal de Bellefonds, dont Louise aime les conseils. Elle refuse de rentrer ; elle aurait même dû partir plus tôt, dit-elle, mais elle n'avait pas eu le courage de ne voir plus le roi. Le roi dépêche Colbert, un intime et un brave homme. Elle rentre, songeant que Dieu veut qu'elle souffre et qu'elle se résigne à un martyre perpétuel.

Le roi, toujours en larmes, l'accueille, cause une heure avec elle. La Montespan fait de même. Louise était bien désabusée... Elle paraît à toutes les fêtes, en Flandre, à Chantilly (où Vatel se passe l'épée au travers du corps parce que la marée avait manqué à Saint-Germain). Le renouveau de sa faveur dure bien une semaine, et elle n'est plus, après cela, qu'un pauvre paravent qui va tomber.

Pendant deux ans, elle apprend la vie spirituelle. Le Père César, très austère pour soi-même, très indulgent pour ses dirigés, « excellant, disait ce fol de Bussy-Rabutin, pour les consciences délabrées », lui apprend l'oraison, « simple regard du cœur », selon la méthode aérée, lumineuse de sainte Thérèse, toute autre lui donnant un « rompement de tête, des géhennes et des tortures d'esprit inconcevables ». Bellefonds, grand ami du Réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, et neveu de la prieure du Grand Carmel, l'aide à monter dans « le chemin de la perfection. » Elle étudie la règle du Carmel. Aucune austérité ne l'effraie : à la Cour ne souffre-t-elle pas un enfer ? Mais partir !...

Le Carmel ne reçoit pas, du reste, les personnes scandaleuses, et Louise se rappelle qu'un jour, accompagnant une dame au monastère, quand celle-ci eut prononcé le nom de La Vallière, il y avait eu un silence derrière le rideau noir.

La Prieure oppose à Bellefonds la sainte Règle, et Louise, qui sent bien que Dieu la veut au Carmel et qui reste toujours la faiblesse même, essaie d'espérer qu'elle pourra esquiver l'appel divin.

Mais non, Mère Agnès de Jésus-Marie fléchit, elle accepte la pauvre duchesse. C'est un peu vite au gré de celle ci.

— « Vous me donnez une grande joie, répond-elle au maréchal, de m'assurer que je serai reçue *quand j'aurai la force* de me tirer d'ici. Je crois que c'est en savoir assez pour le moment. Je tâcherai de faire une visite à votre retour. »

« Quand j'aurai la force... Assez pour le moment... Je tâcherai... » Ah ! que voilà bien notre faiblesse, notre horreur du dernier pas !

Trois semaines après, cependant, elle va voir la Prieure. Elle apprend et répète la prière qui est sienne si bien : « Mon Dieu, je vous offre ma grande misère. » Elle s'affermit. On voit bien qu'elle respire un autre air. « Dieu est si bon et si miséricordieux, écrit-elle, qu'il m'envoie des consolations sans nombre, et chaque instant m'enflamme de son amour, si fortement, que je n'imagine plus d'autre plaisir que l'espoir d'être à lui sans réserve. »

Elle vit à la Cour, elle vit comme au Carmel ; elle dit : « Nos Mères » en parlant des religieuses ; elle couche sur la planche, elle porte le cilice, baise la terre, pratique toutes les austérités des Carmélites. Mais elle s'habille magnifiquement, puisqu'aux côtés du roi. Et la marquise de Sévigné, toujours divinement bonne, écrit à sa fille, la sèche marquise de Grignan : « Mme de la Vallière ne parle plus d'aucune retraite. C'est assez de l'avoir dit. Sa femme de chambre s'est jetée à ses genoux pour l'en empêcher. Peut-on résister à cela ? »

Il y a plus qu'une femme de chambre. Madame Scarron, qui sera Mme de Maintenon, femme de Louis XIV, conseille à Louise de se retirer plutôt comme dame bienfaitrice — grande pensionnaire — dans un couvent, pour voir...

La princesse Palatine, le duc de Saint-Aignan (ami de Bellefonds, de Fénelon et de Bossuet), son frère, sa belle-sœur, d'autres encore essaient de la retenir. D'elle-même elle cesse de fréquenter ceux qu'elle appelle les libertins de profession : les Roquelaure, les Lauzun, les Bussy-Rabutin, et la Rochefoucauld, Benserade, Dangeau si habile aux cartes, « quelque goût, dit-elle, que j'aie pour leur esprit ou leur personne. » Et puis quitter Anne-Marie de Blois, sa fille, qui est un prodige d'agrément et de bonne grâce, belle comme le jour, habillée de velours noir avec des diamants et des dentelles de point de France, « la plus parfaite chose que la nature ait produite depuis longtemps, » disait Boileau. Et La Fontaine : « L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas reçu l'empreinte de ses pas. »

Bossuet lui-même hésite. Il la croit trop peu courageuse. Il impose des délais. « On me fait mille difficultés sur le temps, écrit-elle à Bellefonds. Qu'il me paraît long, et que j'ai d'impatience de voir arriver le moment ! Rien ne serait capable à l'heure qu'il est de me faire changer de résolution. »

Est-elle si résolue ?

Sans doute, elle a bien vidé le fond du calice : elle a tenu sur les fonts baptismaux une fille de Louis XIV et de Mme de Montespan. Elle a même donné à sa filleule ses propres noms de Louise-Françoise. Bossuet connaît enfin sa force d'âme et désormais il veut qu'elle parte. Mais il faut parler au roi, demander la permission. Louise n'ose plus. Le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, l'appelle non sans dédain : la demi-pénitente. Elle veut et ne veut pas.

Bossuet écrivait à Bellefonds : « Un naturel un peu plus fort que le sien aurait déjà fait plus de pas ; mais il ne faut point l'engager plus qu'elle ne pourrait soutenir... Mais elle agit à sa manière, doucement et lentement... et son dessein s'affermit de jour en jour. »

A sa demande, l'évêque de Meaux accepte de parler à la Montespan, dans l'espoir qu'elle obtiendra du roi la permission désirée. Au nom seul du Carmel, la favorite bondit : c'est donc sérieux ? La Vallière irait jusque-là ? Mais faudra-t-il que toutes les favorites finissent par s'enterrer dans ce tombeau quand elles auront cessé de plaire ?

Puis s'efforçant de rire, elle se récrie que cette idée est tout à fait bouffonne, qu'il n'y faut attacher aucune importance et que cela est fou... « La Rosée (c'est Louise), écrit Sévigné, a commencé à se détraquer avec le Torrent (Montespan). »

Bossuet se retire. « Videz vos affaires au plus tôt, » mande-t-il à la duchesse. « De me retirer et de me faire religieuse ne me coûte rien, disait-elle, mais de parler (au roi) me coûte infiniment. Ne m'en aimez pas moins. Parler au roi, oh ! voilà mon supplice. Demandez à Dieu qu'il me donne toute la force dont j'ai besoin dans cette occasion. »

Faut-il dire qu'elle aimait toujours le roi ? Non, mais elle avait peur de l'aimer, peur de sa faiblesse ; elle ne le haïssait point. Elle tremblait pour sa faiblesse, parce qu'elle ne connaissait pas l'égoïsme du roi. Et qu'elle le connût si peu encore, après tant d'années de souffrance à la Cour, c'est la preuve éclatante de son extrême bonté d'âme.

— « Je ne tiens qu'à un fil, écrit Louise à Bossuet. Aidez-moi à le rompre. Vous ne devez pas vous rebuter de ma faiblesse ; il est vrai que j'en ai plus que personne... Je crains et je craindrai toujours jusqu'à ce que je sois hors de danger. »

En attendant, comme une personne qui va mourir, elle rédige ses dernières volontés, qu'un parchemin royal ratifie. Au spectacle de cette sépulture anticipée, Louis a-t-il tressailli ?

Il semble que l'entrevue, au carnaval de 1674, ait été beaucoup plus facile et plus simple qu'elle n'avait imaginé. La dernière maille du filet était rompue. Toute joyeuse désormais, elle ne songe plus qu'à la prison divine, le Carmel, si longtemps attendu. — « Ce sera dur, » disait Madame Scarron. Elle répondait : — « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir. »

Le 20 avril, adieux à la Cour. Louise a décidé de demander publiquement pardon à la reine. La bonne Marie-Thérèse aurait voulu lui épargner cette suprême épreuve. Mais la duchesse reste inébranlable : — « Mes crimes ont été publics, ma pénitence doit l'être aussi. » Elle se mit à genoux et demanda pardon devant la Cour étonnée. La reine très émue la releva et l'embrassa longuement.

— Ah ! Madame, depuis longtemps je vous ai pardonné, j'ai vu toutes vos souffrances.

Ces adieux, au gré de la Montespan, se prolongeaient à l'excès. Elle s'énervait. Pour soustraire

Louise à trop de sympathies, elle voulut la faire souper chez elle ce soir-là. Louise s'exécuta ; elle fut joyeuse et paisible, et tout le monde pleura.

Le lendemain 21, Louise de la Vallière se leva sereine et se rendit à la messe du roi. Naturellement tous les regards étaient sur elle ; le roi, toujours sensible, pleurait à chaudes larmes. La messe finie, Louise monta en voiture avec ses enfants, Anne-Marie de Blois et le comte de Vermandois. Somptueusement vêtue, elle avait rarement été aussi jolie. Une autre voiture suivait. Son frère, sa belle-sœur (la plus riche héritière de Bretagne), peut-être sa mère et sa demi-sœur. Quand les carrosses s'ébranlèrent, le roi cacha son visage dans son mouchoir. Les hommes se découvrirent à la grille du château et dans les rues les voitures passèrent au milieu d'un silence ému.

Dans Paris, tout le monde était aux fenêtres, aux alentours du faubourg Saint-Jacques. Louise s'en attendrit. Enfin on arriva aux Grandes-Carmélites. C'était un magnifique monastère, « une grande maison en bon air, » disait Mlle de Montpensier, avec de vastes jardins et de nombreuses chapelles. Les voitures s'engagèrent sous le passage voûté. Le long du mur de clôture, des arbres fleurissaient déjà. Tout autour, c'était le silence des couvents proches : Saint-Magloire, le Val-de-Grâce, Port-Royal, les Trappistes. Louise avait mis pied à terre et embrassait longuement les siens; puis, de son pas de jolie boiteuse, elle franchit légèrement la grande porte, salua la Sœur qui lui ouvrait, et disparut. C'était fini. Plus jamais, sauf le jour de sa prise d'habit et de sa profession, le monde ne reverrait cette femme exquise, cette douce et tendre La Vallière, qui n'avait fait de mal qu'à cause de sa faiblesse et du roi, et que le monde avait tant déchirée.

II

Dans le grand vestibule d'entrée, la Mère Claire du Saint-Sacrement, alors Prieure, s'avança au devant de la nouvelle venue. Louise s'agenouilla : — « Ma Mère, dit-elle, j'ai fait jusqu'à ce jour un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains, pour ne jamais la reprendre. »

La Prieure la releva doucement et, posant son voile noir sur la tête de la postulante : — « Entrez, ma fille, vous vous appellerez désormais Louise de la Miséricorde. »

Puis, prosternée à la chapelle, la jeune femme (vingt-neuf ans) s'offrit en holocauste pour les âmes tombées, sœurs de la sienne, et pour... on devine assez qui. Son holocauste allait durer, terrible, trente-et-un ans.

Au Carmel, du moins, ses Sœurs, (c'est le mot consacré et si doux) ne la feront pas souffrir. Louise sera aimée. Elle aime tant ! Dès la première récréation, voyez-la.

Ses beaux et doux cheveux blonds argentés sont déjà coupés ; le petit bonnet noir des postulantes enserre sa tête rase. Par faveur particulière, elle a revêtu la longue, large et lourde robe de bure brune ; une ceinture de cuir autour des reins ; un long chapelet sur le côté. Elle croise ses mains dans des manches, sous le grand scapulaire pareil à la robe. Ses pieds se meurtrissent dans les grosses sandales de corde. Elle sourit. On lui demande (c'est l'usage du Carmel dès l'entrée) de chanter quelques couplets : vieille ronde de Touraine, couplets de Benserade, cantiques... nous ne savons. L'auditoire fut ravi. Le son de sa voix allait au cœur et la joie la transfigurait.

Autour d'elles, toutes assises par terre selon la règle, se pressaient l'ancienne Prieure Agnès de Bellefonds, nièce du maréchal de France ; la Prieure en charge, Claire de Chabot-Jarnac, dont l'âme était encore plus belle que le visage, et pourtant ! la fille du duc d'Arpajon, une La Tour d'Auvergne, princesse de Bouillon, éprise des besognes les plus humbles ; la toute jeune et toute belle Charlotte de Saint-Jean, née Cadat de Sébille, qui devait mourir à trente ans ; Sœur Anne-Marie de Jésus, née duchesse d'Epernon, qui avait refusé la couronne de Pologne, — pour qui le chevalier de Guise et le chevalier de Fiesque avaient fait des folies, — dont Mademoiselle, la Grande Mademoiselle, avait pleuré le départ avec des larmes désespérées. Encore, Mère Marie-Madeleine de Jésus, la fameuse Lancry de Bains, ancienne fille d'honneur de la reine Marie de Médicis, si belle autrefois que ses portraits avaient couru le monde entier et que de grands seigneurs avaient longtemps assiégé le Carmel pour offrir leur alliance — vainement — à l'épouse du Christ. Passer de la Cour au Carmel, Mesdames, n'était ni déroger, ni se dépayser.

Une jeune Sœur conduisit Sœur Louise à travers les longs corridors blancs, à sa cellule, à la petite cellule toute blanche, garnie d'une étroite et dure couchette, d'une croix noire sans Christ, d'une cruche et d'une planchette pour les livres. Elle était ravie. Vite elle apprit les longs prosternements, les enclins profonds devant la Prieure durant l'espace de trois pas, les travaux, les observances, le langage par signes, le silence d'action en vertu duquel on doit voir la Carmélite avant de l'avoir entendue. Elle rapprend aussi la claire et pure gaieté depuis si longtemps perdue.

L'humour ne manque pas à ses lettres. Bellefonds l'a dissuadée de se faire Sœur converse ; il obtient son pardon quand il a montré de ses lettres à la Cour, stupéfait lui-même de leurs beautés inattendues et qui faisaient dire à la Grande Mademoiselle : « Madame de la Vallière a bien de l'esprit dans le genre de la dévotion. » Sœur Louise avait protesté : « Je suis presque fâchée contre vous ; mais gardez sur moi jusqu'à la mort l'autorité que je vous ai donnée depuis longtemps » et, dans son joli style ingénu et souriant : « Voyez-vous comme je suis docile ? » Un postscriptum malicieux terminait : « Compliments à Monsieur de Grenoble de la demi-pénitente. »

La pauvre enfant était devenue la plus pénitente de toutes. Indigne, croyait-elle, de vivre parmi les vierges, elle s'abîmait dans une humilité ravissante et se purifiait dans un excès d'austérité. La Providence, du reste, y ajoutait.

A la Cour, elle endurait en souriant de grands maux de tête, dont on ne s'apercevait qu'à ses yeux plus voilés et plus doux. Ses douleurs la suivirent au Carmel. La Prieure, qui en était instruite, s'inquiétait pour elle de l'assujettissement où elle la voyait se plier de tenir toujours les yeux baissés.

— Cela ne vous fatigue-t-il pas, ma Sœur ? lui dit-elle un jour.

Et la novice, souriante sous son voile blanc :

— Oh ! non, ma Mère, cela me repose : je suis si lasse de voir les choses de la terre.

O aspirine ! ô sainteté !

Une seule chose lui est pénible : les visites. Elles furent nombreuses en ces premiers mois, et Madame de Sévigné les lui reproche si méchamment ! Dès qu'elle est mandée, elle va en hâte devant le Saint-Sacrement, et là, baisant la terre, elle supplie Dieu de la garder, de faire qu'elle ne dise rien qui puisse l'offenser ; puis elle entre au parloir. Et la visite terminée, elle retourne au chœur, baise de nouveau la terre, et remercie Dieu qui l'a protégée.

Un jour, c'est la Montespan qui se donne la fantaisie de l'aller voir :

— « Tout de bon, êtes-vous aussi aise qu'on le prétend ? »

Louise, derrière la grille, les mains occupées à quelque ouvrage selon l'habitude du Carmel, qui bannit toute oisiveté :

— Non, je ne suis point aise : je suis contente.

La marquise essaie de savoir si elle pense encore au roi. Elle n'ose dire « le roi », mais « le frère de Monsieur. » — « Ne voulez-vous pas que je lui mande quelque chose de votre part ? Que dirai-je pour vous ? »

Et Louise, d'un ton tout aimable et détaché :

— Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez.

La Montespan dut être rassurée.

L'année suivante, une affluence immense se pressa dans la chapelle du Grand-Carmel pour la prise d'habit. Frémissante, la foule attendait l'héroïne du roman vivant. Elle parut au bras de son frère, belle et parée d'une robe de brocart violet, boiteuse à peine, et si jolie, avec son fin visage et ses cheveux courts, frisés en boucles, ses yeux baissés... Un murmure de pitié tendre et d'admiration la suivit au prie-Dieu du chœur. Mais, avec les mêmes grâces qu'autrefois, elle semblait absente, toute perdue et toute cachée en Dieu.

Son parent Mgr de Fromentières, évêque d'Aire, prêcha. Il commenta l'Evangile du jour, la Brebis perdue, dans un langage magnifique. « Je n'ai jamais ouï de ma vie un si beau sermon, » écrivait Mlle de Scudéry. Mais les courtisans avaient tressailli sous l'apostrophe vengeresse : « Quelque satisfaction que vous paraissiez avoir en cette vie, vous êtes les misérables. Et quelque souffrance que vous remarquiez dans leur profession, elles sont les heureuses. »

Louise sortit, ravissante et pâlie. Quand elle revint au chœur pour s'étendre sur le sol au chant du *Veni Creator*, des sanglots éclatèrent, non pas les siens (oh ! non) mais la Princesse Palatine n'en pouvait plus. Son amie alors lui sembla morte. Et Louise relevée embrassait toutes ses Sœurs. « *Ecce quam bonum et quam jucundum,* » psalmodiait le chœur des vierges aux grands voiles noirs.

Nous avons plus d'une fois entendu, ailleurs, surtout dans une autre chapelle blanche comme l'Immaculée, ce chant que le ton grégorien emplit de triomphe et de paix. Et comme à la Palatine autrefois, les larmes nous sont venues aux yeux. Oui, celles-là ont bien choisi la meilleure part, et c'est bien nous qui sommes les misérables.

Le 4 juin 1675, Bossuet prêcha la profession solennelle. La reine assistait, entourée d'une affluence inouïe : le duc et la duchesse d'Orléans, leurs enfants, la Grande Mademoiselle, Madame, Madame de Guise. Le roi était à l'armée, Mme de Montespan à Clagny ; la séparation commençait : la veille de la profession, Louis XIV avait communié, tandis que Louise pour lui avait fait pénitence.

L'Aigle de Meaux donna ce jour-là un des plus riches morceaux de l'éloquence sacrée, encore qu'il ait désappointé des mondaines dont Sévigné se fait l'écho, toujours étourdi. Ces gens avaient espéré des peintures qui auraient fait revivre les désordres du passé. Bossuet les écarta, et sut tout dire en une phrase d'une admirable discrétion : « Qu'avons-nous vu et que voyons-nous ! Quel état et quel état ! »

Il savait, lui, que Sœur Louise de la Miséricorde était déjà élevée aux états mystiques ; il la considérait comme un miracle de la grâce. Et à la grâce surabondante, Sœur Louise collaborait de tout son cœur.

— « Rien ne me fait peur, disait-elle. Quelque étroit que soit le chemin, j'y passerai... Quand je ne souffre point je suis contente et quand je souffre je suis ravie. »

Ne doit-elle pas expier, comme pour elle-même, pour le roi, pour la princesse de Conti sa fille, si peu sage (elle fumait les pipes des Suisses du palais avec ses demi-sœurs de Montespan, et cela n'était rien, hélas !), pour le prince de Conti, son beau-fils, passé de la piété la plus vraie à un débordement ignominieux, pour le comte de Vermandois son fils, aussi désordonné que brave, pour les pécheurs et les pécheresses, sans repos.

Elle ne cesse de persécuter son corps, écrit une annaliste. Couchée vers onze heures après l'oraison du soir, elle est debout à trois heures du matin, deux heures avant la communauté. Toute seule dans le chœur aux murs froids, elle se prosterne sur les dalles, deux heures. Ses Sœurs ar-